

Samuel Delage

CABALE  
PYRAMIDION

ROMAN

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2015

« Toutes les passions cherchent ce qui les nourrit :  
la peur aime l'idée du danger. »

Joseph Joubert,  
(*Maximes et correspondances*, posth. 1838)



# 1

## *Musée égyptien du Caire, vendredi 2 mai*

Une main vient d'agripper son bras. Marion Evans se fige. Quelqu'un a surgi derrière elle, et personne autour. Le musée s'apprête à fermer, les visiteurs ont déserté la salle où elle déambulait. La jeune femme se retourne : devant elle, un homme en uniforme de gardien, les yeux cachés par des lunettes sombres. Il retire sa main et désigne une porte de service.

– Avancez par là !

Pas une invitation, un ordre. Il la domine d'une courte tête, mais sa carrure fait peur. Un flot d'images se met à déferler en elle, une étreinte brutale, un choc, des coups, le poids d'un buste qui lui coupe la respiration, d'une ombre qui l'écrase et la broie. Tétanisée. Que lui veut-il ? Elle fait un pas sans même s'en rendre compte. La porte s'ouvre devant elle. On la pousse dans un étroit corridor. Marion voudrait crier à l'aide, mais aucun son ne sort de sa bouche. Elle trébuche dans la pénombre, vient se cogner à un meuble, se redresse et tente d'échapper à cette main qui l'empoigne à nouveau puis la presse vers l'avant. Une nouvelle porte et la voici projetée dans un local

sans fenêtres, violemment éclairé par des néons. Un bureau inoccupé avec une table bancale et une chaise en plastique. Elle est priée de s'asseoir. De l'autre côté de la table, debout, ce type à l'air mauvais qui lui aboie dessus, mais pourrait aussi bien lui sauter à la gorge.

– Ouvrez votre sac !

Marion lâche un soupir, déconcertée autant que soulagée par l'injonction. C'était donc ça ! Cet imbécile de gardien l'a cueillie par surprise, mais il s'est trompé de client. Elle fait mine de s'étonner.

– Pardon, vous faites erreur...

– Votre sac !

– Enfin, c'est absurde... Je travaille ici... Je n'ai rien à cacher.

Le sang lui monte aux joues. Son interlocuteur ne bouge pas, la fixe sans ciller, à croire qu'il porte un masque. Il attend. Jusqu'à présent, tout se passe comme prévu. Et Marion de lever les yeux au ciel. Lui dire qu'il s'agit d'un malentendu, qu'on appelle un responsable, elle ne demande que ça. Il la regarde gigoter sur sa chaise. Un moineau affolé. Lui sait ce qu'elle ne sait pas encore. Il n'attendra pas longtemps.

Quelques instants plus tôt, Marion arpentait en toute insouciance les salles du musée égyptien du Caire. L'aurait-on suivie à son insu ? Elle était remontée du sous-sol pour vérifier un détail de la statue en diorite de Khéphren, un chef-d'œuvre de l'Ancien Empire, le mieux conservé de ceux retrouvés lors des fouilles des pyramides qui jalonnent la vallée des Temples. Prise par la contemplation des pièces exposées en vitrine, elle avait poursuivi sa visite jusqu'au second étage. C'est alors qu'on l'avait saisie brusquement par le bras.

Le gardien écarte la table et s'empare du sac, le lui arrachant des mains. On dirait un crocodile se jetant sur sa proie. Elle hurle.

– Non mais ça va pas !

Il a déjà ouvert le sac et déverse une partie de son contenu. Marion se lève pour reprendre son bien, parvient à saisir une sangle, la tire vers elle. Le gardien ne cède pas.

– Lâchez ça ou je crie !

L'homme essaie de la repousser, n'y met pas toute sa force car il veut continuer son inspection. Maudite soit cette garce de Franco-Américaine !

– Où avez-vous caché ce que vous avez volé ! Répondez !

– Vous me faites mal !

Elle tire à nouveau sur le sac, avec une telle violence que la sangle se déchire et lui reste dans les mains. Le gardien, déséquilibré, part à la renverse et heurte le chambranle de la porte. De son côté, Marion a évité la chute en se rattrapant à la table. L'homme se redresse en lâchant une bordée d'injures. Tous deux portent un regard vers le sac tombé par terre d'où émerge, intacte, une statuette.

– Ça, c'est volé ! rugit le gardien.

Marion reste sans voix, médusée. L'autre exulte.

– Cette statuette est la propriété du musée, ne mentez pas !

Il ramasse le sac, en extrait la statuette comme s'il avait à manier un engin explosif et reprend sa fouille en gardant un œil sur cette furie. Marion suffoque, bégaie, s'indigne.

– Écoutez... ce... cet objet n'a rien à faire dans mon sac, ce n'est pas moi qui l'y ai mis !

Le sac ne contient aucun autre objet de valeur. Ça aussi, il le savait. Le reste viendra plus tard. Marion ne s'insurge plus, elle exige.

– Appelez votre directeur, tout de suite !

Qu'on en finisse. L'angoisse la gagne, trop d'adrénaline. Le cerbère change de physionomie. Soudain complaisant, presque obséquieux.

– Comme vous voudrez, mademoiselle.

Il prend le téléphone accroché au mur et compose un numéro intérieur.

Marion ne le quitte pas des yeux, impatiente d'être mise en présence de Kamal Nasser, le directeur du musée, un homme pondéré en qui elle a toute confiance. C'est lui qui l'a accueillie à son arrivée dans l'établissement. En cycle de doctorat à l'Institut d'art et d'archéologie de l'université Paris-Sorbonne, Marion Evans a obtenu de travailler à l'inventaire des réserves. Une mission d'étude d'un an. Pourquoi irait-elle dérober une pièce du musée ? Stupide. Nasser en conviendra lui-même.

Sauf que le gardien, devant son directeur, n'en démord pas.

– Elle ne voulait pas ouvrir son sac et elle m'a agressé alors que j'essayais de la raisonner.

Il tend l'index vers la statuette.

– Voilà l'objet que cachait cette personne, s'indigne le cerbère.

– Mademoiselle Evans, que faisait cette statuette dans votre sac ? interroge le directeur du musée.

– Mais... je n'en sais rien... et je ne l'ai pas volée ! Comment aurais-je pu faire une chose pareille !

Nouvelle bouffée d'angoisse. Kamal Nasser ne semble pas la croire. Le ton reste courtois, mais ferme.

– S'il vous plaît, puis-je voir l'intérieur de votre sac et vous demander de vider vos poches ?

Elle fait oui de la tête. Rien ne pourrait l'humilier davantage.

Nasser ouvre chacun des compartiments du sac et montre à Marion et au gardien qu'il ne s'y trouve que des effets person-



nels. Cependant, son attention est attirée par une petite boîte à maquillage dont le couvercle s'orne d'un scarabée. Ce motif évoque les amulettes que l'on glissait sous les bandelettes pendant la momification pour protéger le défunt dans son voyage vers l'au-delà. Marion le sent hésiter un court instant. Il repose la boîte. Pour ce qu'elle contient, il en est certain, il attendra... À cette heure, la question n'est pas là.

– Vos poches, mademoiselle... Oui, celles de votre veste.

Marion, au bord des larmes, les retourne lentement.

Gling, gling, gling...

Une petite clé rebondit sur le sol.

Cette fois, sa figure se décompose. Elle reconnaît la clé. Nasser fixe Marion droit dans les yeux.

– Je... Je ne comprends pas, ce n'est pas possible. Je n'ai rien fait, je vous le jure, croyez-moi !

Le gardien se rengorge.

– C'est une clé de sécurité des vitrines. Si c'est pas une preuve...

Impossible de justifier la présence de cette clé dont elle n'a pas l'usage dans les réserves et qu'elle n'utilise qu'avec l'accord des conservateurs de section. Tout l'accable. Elle continue pourtant de secouer la tête, incrédule devant ce cauchemar. Ses jambes ne la portent plus. Elle s'assoit, perdue au milieu du silence hostile qui envahit la pièce. Kamal Nasser se tait. Le gardien se tait. Les yeux baissés, Marion prend peu à peu conscience de quelque chose de plus invraisemblable encore que le vol dont on l'accuse, quelque chose capable de la rendre folle.

*Un piège...*

Elle relève la tête. Les deux hommes se sont éloignés vers un angle de mur. Ils lui tournent le dos et se concertent à voix basse, en arabe.